Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1956)
Heft: 3: Pierre Thévenaz

Artikel: Noël
Autor: Thévenaz, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380651

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOËL

Noël, traditionnellement, c'est pour nous tous la fête de famille par excellence, de la famille de ceux de notre sang, et des plus grandes familles comme celle de ce soir. Ce coude à coude dans une atmosphère d'intimité et de paix, le sentiment si humain d'avoir tout son monde avec soi, en font pour nous la fête où l'on se retrouve, la fête de la présence : c'est bien pourquoi toute absence, toute séparation, est doublement sensible en cette journée. Et rares sont ceux sans doute, dont les pensées ne vont pas aujourd'hui vers quelque cher disparu ou quelque absent.

Qu'il soit doux, attendrissant même, entre parents et enfants, entre amis, entre ceux qu'un même sort associe, de resserrer ainsi, face à l'arbre illuminé, les liens d'affection ou les liens du sang ; que chacun trouve, dans la joie de donner et de recevoir les cadeaux entassés sous l'arbre, une proximité du cœur plus réelle qu'en aucun autre jour de l'année, voilà qui nous semble juste, la juste signification de cette fête.

Mais alors (si c'est bien cela Noël) — si chaude que soit l'atmosphère qu'on a su créer dans cette maison-ci, si vif que soit le plaisir que nous avons ce soir à nous retrouver ensemble, toutefois l'absence, la séparation, la solitude ne nous seront-elles pas plus sensibles encore, précisément ce soir, précisément ici ? Ne seront-elles pas plus que le simple fond obscur sur lequel se détachent la lumière de l'arbre et la joie de cette fête ? Ce fond gris et triste ne va-t-il pas ternir et finalement dévorer ce tableau coloré et magnifique, composé avec amour pour réchauffer le cœur et pour panser quelque peu les blessures de l'absence ?

Mais justement, est-ce bien là le sens de Noël ? Est-ce bien là ce que nous venons d'entendre dans le récit tant de fois entendu de la nativité ? Noël est-il la fête de famille et des enfants, des bougies et des cadeaux ? Cette crèche et cette mère penchée sur son nouveau-né nous annoncent-elles la chaude atmosphère du foyer, le regard attendri des parents sur le petit enfant ? Commémorons-nous ici quelque chose comme notre propre joie d'annoncer (selon la formule consacrée de faire-part) l'heureuse naissance d'un fils ?

N. B. Allocution prononcée en 1950 au Sanatorium universitaire de Leysin, à l'occasion de la fête de Noël.

En réalité, dans le récit de Noël, nous ne trouvons pas trace de cette chaude atmosphère, pas trace de cet attendrissement et, avant l'arrivée des rois mages, pas trace de cette générosité débordante des cadeaux. Il y a au contraire la solitude de cet enfant dans la crèche, son abandon. Il naît sans feu ni lieu : il n'y avait même pas de place à l'hôtellerie. Où est l'intimité du foyer ? Où est la paix dans cet affairement de tous, dans les préoccupations de ce recensement ? Y a-t-il seulement un regard pour cette pauvre femme qui va accoucher et une tendresse pour ce nouveau-né ? — Tout au plus le regard vague, indifférent par nature du bœuf et, comme dit Péguy, le « mufle soucieux » de l'âne qui

« Contemplaient le Seigneur de l'avoine et du seigle... »
(Eve)

Mais cette solitude et cet abandon ne sont pas là pour nous signifier la solitude de Dieu, mais celle de l'homme. Dans cet enfant, c'est la condition humaine, c'est la solitude essentielle de l'homme qui nous est rendue visible et consciente. Celle de tous les hommes. Il ne s'agit ni d'un accident dans la vie de Jésus, ni d'une destinée exceptionnelle parmi les hommes. En effet cette solitude et cet abandon de la crèche ne sont pas dus à un malheureux hasard, à la fâcheuse coïncidence de cette hôtellerie bondée et de cette naissance inattendue. Non, la solitude de la crèche annonce déjà la solitude de Gethsémané et l'abandon du bébé gisant dans la paille préfigure déjà nettement le suprême abandon du roi des Juifs agonisant sur la Croix entre deux brigands.

La solitude insondable de ce Dieu-enfant c'est déjà celle du Dieu-homme qu'aucun homme n'attend, qu'aucun ne reçoit — bien que tous attendent le Messie. Et devant cette solitude Joseph et Marie s'inclinent, mais moins avec l'attendrissement des parents vers leur nouveau-né que dans l'adoration et avec la conscience d'un mystère humain autant que divin qui les dépasse.

Notons en effet que les liens d'affection de la famille qui nous semblent au cœur de la fête de Noël, s'ils sont préfigurés dans le Christ, certes, c'est bien plutôt dans le rapport Christ-Fils à Dieu le Père que dans cette Sainte-Famille de la crèche.

Ainsi donc, s'il y a quelque chose à commémorer en ce jour, c'est bien la misère, l'abandon et la solitude de l'homme. Dans la crèche cette misère nous est présente de façon bien plus profonde et plus éclairante que dans les pires catastrophes humaines, dans l'agonie du mourant, dans le regard de l'enfant affamé ou dans la déchéance inhumaine du camp de concentration.

Car, outre la misère de l'homme abandonné, cette crèche a le pouvoir étonnant de nous faire apparaître la misère combien plus

effrayante de l'homme qui a abandonné son Dieu. En même temps que la misère nous découvrons la raison de cette misère. La solitude de Noël c'est celle de l'enfant abandonné, donc de l'homme abandonné mais c'est plus encore la solitude de l'homme et de Dieu abandonné *par l'homme* (quoi de plus « humain » et de plus tragique), c'est la solitude humaine de nous tous qui l'abandonnons. L'homme *est* abandonné parce qu'il *a* abandonné. C'est cela que Péguy appelle d'un mot si beau « l'abandonnement de l'homme » : c'est que nous ayons laissé cet enfant dans la crèche au lieu de lui faire place coûte que coûte dans notre hôtellerie ; c'est que nous courions vers l'arbre, dans les bras des nôtres, vers les cadeaux, et que nous prouvions ainsi que nous ne l'attendions pas vraiment et que nous sommes prêts à l'abandonner encore au Jardin des oliviers et devant la croix, à le renier trois fois avant le chant du coq...

Noël c'est donc d'abord l'absence de l'homme. L'homme est ailleurs, il a de bons alibis, il est préoccupé ; nous sommes tous très préoccupés dans ces semaines de l'Avent, préoccupés d'achats, de cadeaux, de lettres et de soirées. *Mais Noël n'est pas que cela* ; pendant que tout fiévreux nous en sommes à recenser nos parents et nos amis, un *événement se passe*, en apparence insignifiant et banal. Pourtant c'est un événement qui compte et qui sitôt arrivé produit un effet de choc. Ce choc est marqué dans le récit de Luc par la soudaineté d'un « tout à coup », par la « grande peur » des bergers, que d'ailleurs l'ange transforme aussitôt en une « grande joie », la grande joie de Noël. Et comme un coup de trompette, comme un cri de triomphe et de victoire éclate le « Gloire à Dieu, paix sur la terre ». Que s'est-il passé et pourquoi cette joie de Noël ? C'est que Dieu, lui, ne nous abandonne pas quand bien même nous l'abandonnons. Il est venu nous chercher quand même, comme il est allé chercher les bergers. C'est lui qui se déplace et qui vient. Et cette paix qu'il annonce ce n'est pas d'abord la paix entre les hommes, mais la paix de l'homme avec Dieu, la paix quand même, malgré notre abandon. Il y aura de la place pour nous, tels que nous sommes, dans son hôtellerie. Nous pouvons compter sur son secours, sa fidélité, sa présence. Cette crèche qui était le lieu de l'homme absent se dévoile à nous comme le lieu de la présence de Dieu. Cet enfant qui était l'incarnation même de la solitude humaine est bien plus encore la fidélité de Dieu faite chair, une parole qui a son poids de chair, son poids humain, sa prise sur l'homme. Cette crèche de la misère est en même temps et plus encore la présence d'une miséricorde. Cette crèche de l'abandon est en même temps et plus encore la présence d'un pardon. Noël est donc bien la fête de la joie, quand même ; oui, de la joie précisément à cause de ce *quand même*. L'événement de la crèche c'est ce *quand même*. Il a fallu ce *quand même* du

Christ pour que l'espérance ne meure pas dans le monde avec sa misère et sa souffrance.

La crèche c'est le *quand même* fait chair. J'imagine toutefois que ce que j'essaie de ressaisir devant vous et devant cette crèche de Noël, vous, ici, dans les circonstances qui sont les vôtres, vous devez le ressentir plus vivement et plus authentiquement que nous. Vous avez du moins un privilège certain par rapport à nous : vous êtes plus près de la crèche que nous. Absence et présence, solitude et communion ne sont pas pour vous des mots affadis dont la résonance nous apparaît presque tragiquement creuse. C'est pourquoi je vous sais gré d'avoir pu, grâce à vous, reconnaître un peu mieux peut-être le plus vrai sens de Noël, — d'avoir pu en prendre conscience plus nette en exprimant pour les autres, pour vous, ce qu'on ne prend jamais le temps de s'exprimer à soi-même.

Mais je comprends soudain l'étrangeté des propos que je suis amené à vous tenir. Est-ce bien là ce qu'un philosophe a à dire de Noël ? Je me tâte. Eh bien assurément, je ne vois pas bien ce que même un philosophe en pourrait dire d'autre. Cette crèche est un Evénement. Que peut le philosophe sur ou contre un événement ? Un événement a toujours un sens qu'il dépend de nous de reconnaître plus ou moins. Si la philosophie se caractérise avant tout par le « respect du réel » comme dit Bergson, même de la « réalité rugueuse » dont parlait Rimbaud, si elle peut se définir par le besoin de découvrir ou de reconnaître toujours plus de sens aux faits, aux choses, aux événements, au monde, alors son premier souci sera de laisser avant toute interprétation critique philosophique parler les faits, les événements, l'expérience. Le philosophe se sentira porté à dépasser ces significations molles que la paresse ou l'orgueil humain nous proposent pour les grands événements qu'on réduit si platement à n'être plus que des mythes ou des symboles édifiants. Il remontera si possible jusqu'à cette valeur de choc de l'événement tant il est vrai que l'événement, par son « quand même » inexorable, s'obstine heureusement à dérouter notre attente, à réfuter nos systèmes faciles, à démasquer nos alibis. C'est pourquoi, en face de l'événement de Noël, le philosophe n'a rien à dire d'autre que ce que tout homme peut en dire, car il s'agit moins de parler que d'écouter.

La philosophie ne vient pas avant les événements du monde mais après : *deinde philosophari*, pas avant ou contre la crèche, mais, dans la mesure où peu à peu cet événement se charge pour l'homme d'une signification toujours plus concrète et plus pleine, *avec la crèche*. Pourquoi le philosophe ne pourrait-il pas devant la crèche prendre conscience avec tous les hommes de ce que Péguy appelle « ce dévêtu qui fait la condition de l'homme » ?

« Voici la nudité, le reste est vêtement ».

IMPRIMERIE LA CONCORDE, LAUSANNE (SUISSE)